ÊTRE EN FAMILLE

Andrée

À Marseille[1], nous vivions dans un tourbillon. Peu de temps après notre arrivée dans la paroisse en 1963, l'aumônier régional aux armées a demandé à Maurice de devenir l'aumônier protestant de l'hôpital Laveran. Cette activité répondait à sa vocation : c'est parce qu'un pasteur a visité, dans une clinique, sa maman malade qu'elle a reçu le message de l'Évangile et que sa vie a été transformée. Ayant été au bénéfice de ce ministère, il s'est toujours senti redevable de ce qu'il avait reçu et il a visité de nombreux malades.

Maurice a consacré un jour par semaine à l'hôpital où il y avait les malades mais aussi quelques protestants faisant partie du personnel. Il a pu organiser des réunions auxquelles se joignaient quelques infirmières catholiques, participer à des rencontres régionales où il a fait la connaissance d'autres aumôniers et des familles dont ils s'occupaient. À cette époque, correspondant en gros à celle de la guerre d'Algérie, l'armée était remise en question et les militaires, étant mal accueillis dans la plupart des paroisses, l'aumônerie était devenue leur paroisse. Cette présence à l'hôpital a été bénéfique pour l'Église, quelques familles s'étant rattachées à l'Église de la rue de Friedland.

1. Pour la période qui a précédé, lire le titre de Maurice Longeiret, *Une histoire… la mienne*, Charols, Excelsis, 2015.

Pendant plusieurs années, Maurice a participé au travail de « La Voix de l'Évangile » où il était chargé de répondre au courrier et d'assurer quelques émissions radiophoniques.

Par deux fois s'est ajouté le souci de l'achat de locaux : d'abord, un modeste presbytère ; ensuite, le petit immeuble de la rue de Friedland. Maurice a demandé au conseil presbytéral d'avoir la possibilité de ralentir son activité pastorale pour se consacrer davantage aux travaux d'emménagement.

Un matin, un conseiller presbytéral est arrivé et a dit à l'ouvrier perché sur une échelle et affublé d'un sac plastique sur la tête : « Je voudrais voir le pasteur Longeiret. – C'est moi ! » Le conseiller ne l'avait pas reconnu.

Pendant toute cette période marseillaise, ce qui a le plus occupé Maurice est sa participation aux diverses commissions synodales et à la Commission permanente où, pendant six ans (de 1961 à 1967), puis, un peu plus tard, pendant douze ans (de 1982-1993), il a porté de lourdes responsabilités. Il s'absentait souvent pour visiter les Églises de l'Union, rencontrer les conseils presbytéraux, ses collègues et leurs épouses.

Au moment où la faculté de théologie d'Aix a dû fermer ses portes, la Commission permanente a créé un « comité de gestion » pour s'occuper des locaux et, surtout, pour réfléchir à l'avenir de cette faculté. Y avait-il un espoir de pouvoir l'ouvrir de nouveau ?

Des contacts pris avec différentes Églises ou communautés évangéliques n'avaient pas abouti. Après un temps d'hésitation, de réflexion et de prière, le comité a acquis la conviction que pour que la faculté puisse revivre, il fallait la séparer de l'Union nationale et lui donner une autonomie.

Maurice, porte-parole du comité, a écrit au président de la Commission permanente, André Tholozan, pour lui demander s'il accepterait de présenter cette proposition au synode national. Le synode, dans la douleur, a accepté et voté favorablement cette proposition. Il n'était

pas facile de se séparer de cette maison que les Églises avaient soutenue depuis sa création en 1939 et où un certain nombre de pasteurs de l'Union avaient suivi leur cursus universitaire.

Maurice a fait partie, pendant vingt-cinq ans, d'une association de lutte contre l'alcoolisme : Un Nouveau Chemin. Il y assurait des permanences au local, animait les repas mensuels avec quelques historiettes ou plaisanteries et, de temps en temps, abordait des sujets plus sérieux. Il a visité un certain nombre de membres hospitalisés et en a accompagné d'autres à leur dernière demeure. L'alcool tue, ce n'est pas une plaisanterie !

Dans les dernières années de son ministère paroissial, Maurice est devenu président de L'Entraide protestante. Pendant son mandat, il a dû s'occuper de la vente de la maison de retraite protestante La Rive, dont la sécurité ne pouvait plus être assurée et, avec le comité, réfléchir à l'emploi des fonds obtenus. Un accord a pu être conclu avec l'Armée du Salut qui, maintenant, gère un établissement pour personnes âgées mentalement handicapées : La Résidence Georges Flandre.

Et les paroissiens, ne se sentaient-ils pas négligés, citoyens de deuxième zone ? Je ne sais pas. Je ne suis pas à leur place. Ce que je sais, c'est que mon mari a toujours voulu être en priorité le pasteur de la paroisse qui lui était confiée. Il visitait systématiquement, une fois par an, toutes les familles inscrites sur le fichier, notait la date de sa visite et, parfois, ajoutait quelques observations sur le déroulement de l'entretien qu'il avait pu avoir.

Comment arrivait-il à faire face, à mener de front toutes ces activités ? Il a toujours joui d'une bonne santé, était infatigable. Il a pris à la lettre l'exhortation de l'apôtre Paul : « Rachetez le temps » et ne perdait pas une minute.

Et notre vie spirituelle dans tout cela ?

Accaparés par « le faire », n'avons-nous pas oublié l'essentiel ? Être pasteur, est-ce avoir un agenda bien rempli, même si c'est pour le service de l'Église ?

Tant que nos enfants, Marie et François, n'ont pas été lassés, nous avons pratiqué le culte de famille ; ensuite, nous avons continué tous les deux à prier, à intercéder pour le troupeau dont Maurice était le berger. Il a toujours préparé ses prédications avec le plus grand soin puisque c'était l'essentiel de son ministère : annoncer « Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié ». Son souci a toujours été de ne pas faire de grandes démonstrations philosophiques ou théologiques, mais de laisser parler le texte biblique pour qu'il soit une nourriture solide qui fortifie la foi de chacun et qui l'aide à progresser dans l'obéissance aux exigences de notre Seigneur.

À la fin de la première suffragance qu'il avait faite à Anduze, le pasteur Marcel Verseils lui avait donné quelques conseils pratiques :

> Un homme n'a pas plus d'idées que de doigts dans la main ; si vous prêchez vos idées, vous serez vite à bout de souffle. Il faut laisser parler le texte, rien que le texte. Appliquez-vous à peaufiner votre prédication, à l'élaguer, à la mettre en français correct.

Pour cela, il avait l'habitude de réécrire le lundi matin ce qu'il avait prêché la veille. Maurice a suivi ce conseil pendant tout le temps où il a été pasteur de paroisse.

Mon mari m'a toujours associée à son ministère. C'est à ce ministère que je m'étais préparée avant notre mariage puisque notre projet était de partir comme missionnaires, prêts à vivre n'importe où, dans n'importe quelles situations matérielles. J'avais acquis une formation pratique : j'ai donc pu m'occuper de la réunion de couture, créée au moment de la guerre pour aider les foyers pastoraux. J'y ai consacré beaucoup de temps. Au Nouveau Chemin, j'ai assuré de nombreuses permanences, ai accompagné Maurice dans un certain nombre de visites ; j'en ai fait moi-même chez des personnes âgées ou hospitali-

sées. À Friedland, j'ai souvent été femme de ménage ou concierge pour ouvrir et fermer les locaux et recevoir les étourdis qui y avaient oublié quelque chose. Que les paroissiens sont spirituels… ils repartent avec le cœur plein et les poches vides !

Et notre vie de famille ?

Amarrés à cette locomotive, femme et enfants, nous formions ce train insolite : tantôt TGV, tantôt train de marchandises, rarement en arrêt dans une gare. Maurice ne tenait pas compte du lundi pastoral ; il travaillait sans faire de pause. Nous quittions Marseille pour les vacances scolaires et là, à Peyremale, Maurice s'octroyait une journée de sommeil. Souvent, il a profité de la proximité de certains collègues pour aller les visiter chez eux et partager leurs joies et leurs peines.

Notre vie familiale se déroulait ainsi au rythme de la vie paroissiale. La coupure des vacances scolaires nous permettait de nous reposer et de profiter pleinement les uns des autres. Nous retrouvions mes parents qui nous accueillaient à bras ouverts. Loin de l'agitation de la vie citadine, nous vivions des moments de grâce, de détente et de fantaisie. Il y avait la baignade, les sorties, les pique-niques et la pêche avec les feux de bois au bord de la rivière. Qu'ils étaient bons ces petits goujons frits !

Marie n'aimait pas beaucoup la marche et nous a fait perdre l'habitude de la pratiquer ; elle préférait les soubresauts de notre vieille 2CV sur les chemins caillouteux et les routes tourmentées de nos chères Cévennes. Elle nous a fait perdre aussi notre habitude de chanter dans la voiture ; elle n'appréciait pas nos duos improvisés. Par contre, à l'adolescence, elle appréciait les retrouvailles avec les jeunes du village et la permission de sortir avec eux le soir, jusqu'à 22 h. François exaspérait mon père avec son désordre et sa fantaisie : ce qui nous valait quelques frottements entre les intéressés.

Un événement inoubliable a marqué nos vacances en 1972. Une paroissienne nous a prêté à Paris un appartement qu'elle n'occupait pas pendant l'été. Nous avions promis à nos enfants de les emmener à

Paris lorsque nos finances et une occasion favorable le permettraient. Et, voilà, que la promesse pouvait se réaliser : c'était exaltant. Nous sommes arrivés rue du Bac en fin d'après-midi; les enfants impatients nous pressaient de vider nos valises et, après avoir avalé, à la hâte, les provisions que notre hôte avait laissées dans le frigo, nous sommes partis, à la tombée de la nuit, pour voir *Paris by night*. Déception : les jardins du Louvre et des Tuileries étaient dans le noir, rien à voir. Un peu dépités mais pleins d'espoir, nous avons fait demi-tour et nous, les parents, avons retrouvé le lit avec reconnaissance. Dès le matin, nous avons commencé nos explorations par la visite du musée de l'Armée aux Invalides. Marie a été si intéressée qu'elle a voulu y retourner le lendemain. François est devenu un admirateur inconditionnel du général de Gaulle. Son amour du drapeau y a atteint son paroxysme.

À Peyremale, mon père lui avait dressé un mât et, dès que nous arrivions, il hissait ses couleurs : un rectangle de tissu gris sur lequel il avait tracé ses signes kabbalistiques. C'était tellement une habitude que des amis venus nous visiter et n'ayant pas vu le drapeau ont fait demi-tour en pensant : il n'y a pas le drapeau, les Longeiret ne sont pas arrivés. Or, ce jour-là, nous étions bien arrivés, la passion commençait-elle à faiblir avant que notre voyage à Paris ne la rallume ? Ma mère lui avait fabriqué un drapeau, un vrai, pour lui servir de descente de lit. Dès qu'il s'était glissé dans son lit, il la saisissait et la posait sur le revers des draps. Il s'endormait à l'ombre de la République. Dès notre retour de Paris, à Peyremale, il a placardé, dans sa chambre, une grande photo du général de Gaulle devant laquelle il faisait le salut militaire avant de se coucher. Étranges effets et résultats d'une éducation prônant la paix, l'amour du prochain et le pardon…

Pour moi, ce séjour a titillé ma fibre parpaillote. Être à Paris le 24 août 1972, 400 ans, jour pour jour, après la Saint-Barthélémy m'a bouleversée. J'étais hors de danger, libre de pouvoir confesser ma foi alors que mes aïeux avaient dû en payer le prix. Le matin, sous les regards narquois de mes trois acolytes, je suis partie faire mon pèlerinage à Saint-Germain-l'Auxerrois. En passant près du temple de l'Ora-

toire, j'ai vu devant la stèle de Coligny, une belle gerbe de fleurs que la reine des Pays-Bas avait fait déposer en souvenir de son ancêtre martyrisé.

Le mariage de nos enfants nous a comblés de joie et de reconnaissance. Marie épousait un pasteur, reprenant ainsi le flambeau et prolongeant notre ministère. François épousait une jeune fille américaine venue seconder Hugh Wessel dans son travail missionnaire; il continuait, lui aussi, dans la même voie. Nous étions heureux, si heureux jusqu'à ce que le malheur s'abatte sur nous comme une tornade, broyant un de nos enfants et détruisant notre paisible vie de famille.

Maintenant, c'est le temps de la retraite, nos enfants ont fondé leur propre famille, ils sont là au fond de notre cœur. C'est le temps du repos nous préparant au Grand Repos dans la Maison du Père, dans la paix et l'espérance.

TABLE DES MATIÈRES

AU COMMENCEMENT ! 9
Maurice 9
Andrée 12
ÊTRE EN FAMILLE 17
Andrée 17
ÊTRE PASTEUR ! 25
Maurice 25
ÊTRE L'ÉPOUSE D'UN PASTEUR ! 27
Andrée 27
ÊTRE ENFANTS DE PASTEUR ! 31
Andrée 31

RÊVES D'ADOLESCENT !
ÉCRITS AU COURS DE L'ÉTÉ 1946

I 35
II 39
III 41
IV 43

RÊVES D'ADULTE !
DANS LA NUIT… VERS LA LUMIÈRE !

JE NE COMPRENDS PAS ! 47
SOLEIL AU CŒUR 49
LE VIEIL HOMME 53

D'UNE CHAMBRE À L'AUTRE 57
RACHEL PLEURE 61
Ô MORT, OÙ EST TA VICTOIRE ? 63
JUSQU'AU BOUT ! 65
EN GUISE D'ADIEU… 67

ANNEXES

ANNEXE 1. COMPASSION 71
ANNEXE 2. « SOYEZ PRUDENTS COMME DES SERPENTS ET INNOCENTS COMME DES COLOMBES » (MT 10.16) 75
ADDENDA. LUBUMBASHI (AVRIL 1980) 79
Maurice 79
Andrée 82